

*Elsa Boyer*

# Heures creuses



P.O.L.

Extrait de la publication



Heures creuses

DU MÊME AUTEUR

HOLLY LOUIS, P.O.L, 2012

Elsa Boyer

# Heures creuses

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2013  
ISBN : 978-2-8180-1806-4  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

Depuis quelque temps, parfois comme ça, il y a les heures creuses. Plus vraiment des heures mais quelque chose de pâteux et lisse qui recouvre tout. Des heures sous une gelée transparente ou légèrement colorée et un peu tremblotante. Quand la ville fonctionnait encore, c'était souvent dans l'après-midi quelque part après le déjeuner qu'il se retrouvait pris là-dedans, que la ville entière se retrouvait engluée. Au début, quand il travaillait encore à l'agence, quand sa vie s'exprimait encore en mètres carrés, en trajets et en petites angoisses, il ne les sentait presque pas, un petit frisson froid dans le ventre, une envie de dormir pas très nette. Pendant ces heures-là il lui arrivait de quitter son bureau, de sortir frapper ses talons sur le bitume et il trouvait les palmiers parfaits. Leurs découpes très nettes dans le ciel rendaient aux choses leur consis-

tance normale. Maintenant ils se dressent comme les reliques d'un monde disparu et absurde. Il y a aussi ces autres arbres sur certaines routes, des pins parasols avec leurs amas d'épines comme des pompons pris dans un processus d'explosion très lente presque douce. Une seule solution pour ne pas se faire engoutir, ne pas se laisser engluer dans le suc des heures creuses, rouler en voiture dans la ville, choisir les routes les plus larges, celles qui longent les plages, celles qui sont bordées de palmiers ou de pins parasols, les deux parfois. Quand il ne peut pas faire ça, l'heure creuse le malmène, lui broie le crâne, le laisse ensuite perdu et sans force, avec l'envie de rien enfoncée profond profond dans sa gorge. Il se sent comme un poisson qui viendrait mourir dans des eaux peu profondes. Avant dans cette ville le temps passait avec fracas, les minutes résonnaient aussi fort que des arbres qu'on abat.

Les premières fois il avait pensé que les ventilateurs suspendus au plafond des chambres de motel pourraient dissiper les heures creuses. Il pensait que fuir les lieux familiers, se glisser dans une chambre de motel inconnue, s'allonger tout raide sur un lit impeccable, il pensait que ces petites excitations tueraient les heures creuses. Il croyait que la rotation répétée des palmes de ventilateurs

viendrait à bout de ces heures visqueuses, les éclateraient en mille filaments desséchés. Il avait espéré qu'en restant étendu immobile sous ces lourdes palmes en bois il s'en sortirait avec seulement une sensation désagréable derrière les globes oculaires. Une fatigue des yeux qui au pire des cas vire au mal de crâne. Il s'était dit aussi que certains ventilateurs étaient plus efficaces que d'autres, ceux à cinq palmes rectangulaires en bois plutôt que les modèles récents à une seule palme en acier plus courte et recourbée. Tout cela faisait sens pour lui. Pourtant ses efforts un peu ridicules n'avaient eu aucun succès et c'est comme ça qu'il avait failli y rester. Des pilules qu'on avale ou des balcons qu'on se retient d'enjamber.

Il y a autre chose. Maintenant que Gertrude Jekyll a disparu, il se retrouve pris dans une spirale d'heures creuses. Tout son corps est blême, il perd son cerveau, ses bras sont sans nerfs, sans muscles, sans rien. Il ne peut plus serrer les poings, ça lui fait mal mais une douleur qu'il ne sent pas vraiment. Ses jambes sont lourdes comme si partout il marchait sur du sable qui s'enfonce. Sa poitrine est comme comprimée par un anneau qui en ferait le tour, il ne peut plus respirer à fond. Quand il a compris que les heures creuses ne s'arrêteraient plus, il a définitivement abandonné

son appartement, son lit, sa cuisine, ses plantes vertes, sa salle de bains, et il a commencé à faire le tour des hôtels de la ville. Les plus luxueux, les plus minables, il fait le tour.

Avant il travaillait avec Gertrude Jekyll dans la même agence en centre-ville. On pouvait s'y rendre en bus, le quartier était bien desservi. Mais il a une passion pour la conduite automobile, le bitume et les paysages d'autoroute projetés sur le pare-brise. Il se rendait tous les jours à l'agence en voiture selon un trajet qui pouvait varier, en bord de mer ou par les artères intérieures de la ville. Il se garait ensuite dans le parking en sous-sol des bâtiments de l'agence, ceux où l'air et la lumière peuvent disparaître à tout moment. Gertrude Jekyll devait prendre un bus, il ne l'avait jamais croisée dans le parking souterrain, jamais vue glisser ses jambes hors d'une voiture. L'agence s'occupait de choses politiques, financières, parfois immobilières. Il était entré avec un enthousiasme étincelant dans cette agence réputée qui gérait la ville en divisant les affaires par catégories, bureaux et dossiers. Il manipulait les données, construisait des dossiers, reliait les bureaux et les opérations. Les failles éclataient, des documents cachetés lui étaient renvoyés, les feuilles lui coupaient la peau des doigts, des plaies précises et une petite dou-

leur qu'on n'oublie pas. Il avait fini relégué dans un bureau au bout d'un couloir où personne ne passait jamais. Il récupérait les dossiers des autres, n'ouvrait rien, les transmettait à d'autres. Un cri se creusait sur son visage. Il était difficile de se faire une idée de l'état général de cette ville, difficile de comprendre ce qui se passait, en quels lieux confinés les pouvoirs dormaient et quelles voies ils suivaient. Les dossiers filaient de main en main à une allure toujours plus soutenue, les rapports étaient minés de formulations toujours plus elliptiques.

Assis sous le ventilateur de sa chambre de motel, il se dit qu'il aurait fallu opérer des recoupements entre tous ces dossiers passés entre ses mains, reconstituer un plan d'ensemble. Il aurait fallu se donner des rendez-vous secrets, échanger des feuilles dissimulées sous des pochettes colorées, semer des filatures, remonter des pistes, se mettre des yeux derrière la tête. Il aurait fallu changer les identités, effacer ses traces, vivre dans des planques, triompher et finir la vie à deux sur un grand voilier. Oui, c'est certainement comme ça que Gertrude Jekyll et lui auraient pu sauver la ville ou se sauver eux. Ni lui ni Gertrude Jekyll n'était ce genre de personne. Ils s'occupaient souvent des mêmes dossiers, il lui arrivait d'ouvrir

un dossier qu'on avait déposé sur son bureau devant les stores toujours baissés, et il voyait l'écriture tranquille et serrée de Gertrude Jekyll entre les lignes et dans les marges, au-dessus les mots de Gertrude Jekyll, en dessous les mots de Gertrude Jekyll, entre les lignes Gertrude Jekyll. Il suivait les traces de cette écriture, se laissait porter comme sur une grande route au béton très noir qui traverse des paysages de fin du monde, forcément beaux. Il fixait les mots, les espaces, jusqu'à avoir des hématomes plein les yeux, il voulait voir ramper sous les phrases un chant de transformation, qu'un sortilège lui prenne tout le corps. Un chant de transformation qui hurle sous son crâne, un sortilège sur tous ses muscles, c'est ce qu'il voulait.

Lui et Gertrude Jekyll ont été dans cette agence depuis toujours. Il aime penser ça et de toute façon les traces du passé ont disparu. On ne sait plus, on ne fait plus de différence. Les événements deviennent des fossiles, on ne peut plus ni les dater ni les identifier. Il ne se souvient pas du jour précis où Gertrude Jekyll est arrivée, il ne se souvient pas l'avoir vue une première fois, il ne se souvient pas non plus du moment où il est arrivé, il ne se souvient pas d'un premier jour. Il n'y a pas eu tout ça. Par contre il se souvient d'elle toutes

les autres fois, il se souvient de Gertrude Jekyll, de détails qui regroupés reforment son corps, ses attitudes, l'atmosphère concentrée autour d'elle. Gertrude Jekyll n'était sans doute pas muette, pourtant lorsqu'il la revoit elle est souvent sans voix. Il était peut-être toujours trop loin dans les couloirs pour vraiment l'entendre, il y avait peut-être toujours les vents contraires de la climatisation, une voix qui recouvrait toutes les autres, un bourdonnement venu de nulle part. Il se rappelle surtout d'elle qui marchait de dos dans les couloirs et ses tailleurs incroyablement ajustés à la taille, le chignon qui relevait les cheveux par vagues et dégageait la nuque. Il se rappelle des tenues jaune pâle et de légers dégradés chromatiques. Il la voyait au détour d'un couloir et à chaque fois il pensait qu'elle avait ce petit air défraîchi, comme si elle venait de passer par une faille spatio-temporelle et d'atterrir ici, un peu fatiguée du voyage. Est-ce qu'il a vraiment bien vu son visage? En tout cas il ne croit pas lui avoir vu beaucoup d'expressions. C'était un visage sans lignes de tension, un visage atone complètement isolé de son environnement qui vous apparaît détaché du reste, un visage qui se laisse faire mais sans rien donner. Un visage qui a traversé des trous noirs et des décompressions temporelles avant de venir se planter devant vos yeux.

Dans l'agence personne ne s'est rendu compte de la disparition de Gertrude Jekyll, personne n'y a fait allusion. Les incidents avaient déjà commencé un peu partout dans la ville, le ton des journaux était alarmant, on révélait chaque semaine des corruptions sans précédent. Les articles étaient confus, précipités, ils parlaient de sources secrètes et d'informations plus précises impossibles à révéler, de scandales, de société effondrée, d'humanité malade et gavée. Ils disaient que les consciences allaient bientôt s'éveiller, que ce qu'il y aurait après on ne savait pas. Des gens avaient déjà quitté l'agence du jour au lendemain, laissé dans leur bureau les stores baissés, les ventilateurs en marche, les plantes vertes sans eau ni lumière. Les dossiers de l'agence qui circulaient encore étaient illisibles, caviardés d'épais traits noirs sous les en-têtes officiels. On remarquait à peine les disparitions dans cette ville. Sûrement à cause de toutes ces autoroutes, c'est ce qu'il a toujours pensé, n'importe qui pouvait partir n'importe où et disparaître dans ce labyrinthe de bitume. Bien sûr, quelque temps après la disparition de Gertrude Jekyll et les premiers incidents en ville, il n'y avait plus de travail. L'agence a cessé de fonctionner peu à peu. Un jour il est arrivé, le matin à la même heure que d'habitude, une heure raisonnable, les bâtiments étaient vides. Les couloirs,

les bureaux, les sous-sols, déserts. Maintenant il roule en voiture, observe et scrute ce qui se dit dans les journaux, guette des signes, griffonne. Souvent, une heure creuse mauvaise le prend à la gorge et lui dit des choses atroces. D'autres fois, une heure creuse plus douce et immobile arrive, stagne autour de lui et il pleure. Lorsque la spirale des heures creuses ne le lâche plus et menace sa vie, ce sont les palmiers dressés tout droit vers le ciel bleu plat et l'agitation molle de leurs feuilles qui le sauvent.

Quand les choses fonctionnaient encore, il voulait faire le tour des villes où l'on pouvait admirer les plus beaux palmiers. Il aimait ceux du parc le plus fameux du centre-ville. Un parc aux pelouses rases, aux allées toutes droites, avec ses massifs de fleurs assorties selon la couleur et le moment de floraison. Un parc à la végétation toute droite où les sentiments s'agitaient, devenaient des momies fragiles. Là les palmiers paraissaient sauvages, futuristes ou bien trop anciens. Une pré-histoire au présent, un temps qui peut malmener les organismes. Sans doute à cause de la façon dont ils foncent vers le ciel. Il est persuadé que les palmiers sont les arbres les plus solitaires. Il aime aussi les palmiers enfoncés dans le bitume, les palmiers en plein trottoir dans des villes en guerre. Il

a vu en photo les palmiers d'une ville sur un autre continent, petites plantes imperturbables dans la ville blanc-gris défoncée. Des taches d'un vert foncé, presque le vert des cyprès, des taches très précises dispersées entre les bâtiments gris-blanc et les tiges d'acier. Sur cette photo, on distinguait les palmiers et les pierres de la ville avec une précision hallucinante. Ici les palmiers sont plus fantomatiques, on les dépasse à toute vitesse sur les grands axes routiers de la ville. Ils filent vers un soleil trop fort et les yeux sont mordus de taches noires. Leur image reste éventuellement imprimée sur la rétine, s'accroche au bitume, aux visages, aux vitres, partout où les yeux se posent. Lorsque les heures creuses se font violentes, sangsues, lorsqu'il roule trop vite trop longtemps pour les détacher des pores de sa peau, alors il ne voit plus que des surimpressions. Des visages délavés sur le panneau de la station d'essence, des vagues au déroulé ralenti sur le pare-brise de sa voiture, de petites taches de lumière un peu partout. Comme si ces surimpressions répétées, comme si les yeux grands ouverts sur la route, comme si oublier de cligner ses paupières, comme si tout ça décollait peu à peu les heures creuses.

À croire qu'ils sont de plus en plus nombreux à être touchés, voilà ce qu'il ressasse. Après la disparition de Gertrude Jekyll, alors qu'il n'avait plus ni travail ni appartement, alors que sa vie prenait des allures tordues et que sa voiture devenait le seul refuge face aux heures creuses, il pensait être le seul. Et puis il a commencé à voir des gens toujours plus nombreux jetés dehors en pleine après-midi, agglutinés dans les bars de bretelles d'autoroute aux limites de la ville, le regard halluciné, les yeux secs à force de fixer droit devant eux. Dès qu'une heure creuse s'abat sur la ville, ils sortent de chez eux, de leurs bureaux, des magasins. Certains se ruent dans les bars, titubent en frappant les murs, convulsent, s'agrippent à une table et boivent des cocktails colorés en transpirant. D'autres foncent vers les plages, plongent sous l'eau ou se laissent flotter en fixant le ciel. D'autres encore roulent à tombeau ouvert sur Palmetto Expressway. Parfois c'est le crash. Ils sont de plus en plus nombreux. Ils ne forment pas une communauté pour autant, ils ne se retrouvent pas, ne parlent pas, ne se touchent pas, ils n'ont plus vraiment de regard. Comme si on pouvait vivre à plusieurs les heures creuses, comme si à plusieurs on pouvait résister à leurs mille petites bouches et succions atroces. Au fond ils savent ce qui arrive et très vite chacun s'est replié sur des petites stratégies de survie personnelle.

Ils savent bien. La nouvelle a été annoncée à demi-mot dans les journaux. Lui aussi le sait bien. Il ne sait plus trop ce qui a été dit. Il se souvient des scandales à répétition qui ont précédé. Doucement, sans débarquement ni violence, ils ont été envahis. Une invasion invisible. Peut-être des bactéries intelligentes débarquées d'une planète quelconque, ou qui se sont patiemment développées ici même dans les marais qui entourent la ville. Il y a eu le changement de climat imperceptible ou presque, une chaleur plus étouffante, un air poisseux. Il y a eu les heures creuses, les disparitions, les troupes de l'armée envoyées en mission aux alentours de la ville, la dégradation lente de toutes les infrastructures, les yeux grands ouverts et fixes des gens, des vies déglinguées. D'après ce qu'il avait pu lire dans les journaux quand il était encore à l'agence, il se passait des choses similaires dans d'autres villes. Maintenant on ne sait plus, il n'y a plus de journaux, les derniers ont rapporté quelques faits divers, des messages sibyllins, puis plus rien. Les locaux où travaillaient les journalistes sont là, vides. Dans les kiosques on ne trouve plus que quelques feuilles imprimées et agrafées qui donnent des informations sur la météo, les disparitions et la multiplication des iguanes dans la ville. Les iguanes. Il pense que d'une manière

ou d'une autre l'invasion invisible touche aussi les bêtes, que les bactéries intelligentes se sont peut-être incrustées dans les crânes et les cellules nerveuses de ces animaux. Il suffit d'observer leur regard. D'une intelligence infinie qui donne envie de pleurer.

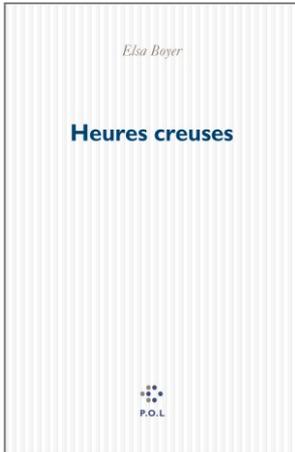
Beaucoup de choses étaient liées, bien sûr. Il y avait sûrement des complots mais il ne les connaissait pas. Les disparitions étaient devenues frénétiques, et à certains endroits de la ville l'air était irrespirable. Quand un piéton mettait les pieds à l'angle de Sans Souci Boulevard et d'Alligator Alley, il se raidissait, prenait un air hébété, le regard immobile et sans aucune profondeur. Depuis quelque temps une petite brise soufflait en permanence au croisement de ces deux routes couvertes de sable et d'algues séchées. Personne ne les nettoyait. Certaines plages étaient à l'abandon, des bars fermaient du jour au lendemain, les ministres défilaient à la télévision pour constituer de nouveaux gouvernements d'experts qui démissionnaient aussitôt. Filmés de près assis à un bureau en bois luisant, ils expliquaient qu'ils quittaient leurs fonctions et sortaient par une porte au fond de la pièce. Parfois les chefs opérateurs de la télévision oubliaient de couper l'image, on voyait la pièce vide avec le bureau, un verre d'eau

et la porte au fond. L'image pouvait rester pendant des jours. Si on la regardait assez longtemps on voyait le niveau de l'eau baisser dans le verre. Maintenant, quand il allumait la télévision il ne voyait plus que des reportages animaliers. On y expliquait sans éclats de voix que les animaux se multipliaient, et la caméra filmait en gros plans tremblants les écailles des iguanes, des alligators, des bêtes qu'on devinait venues d'un autre temps et d'un autre lieu. Des bêtes avec lesquelles il pensait qu'on ne pouvait pas cohabiter. Les iguanes, les heures creuses, tous ces gens perdus le cerveau défait au bord des routes, les disparitions, la ville au ralenti qui glissait peu à peu dans un autre rythme : s'il retrouvait Gertrude Jekyll tout serait sauvé. Ça sonnait faux, il le savait. Sa disparition pouvait être n'importe quoi, un crime crapuleux, une disparition organisée comme il y en avait tant en ce moment, une fuite. Et il existait à coup sûr encore d'autres manières de disparaître dont il ignorait tout.

Sa première rencontre avec un iguane long de plus d'un mètre a lieu sur un parking. L'iguane vert et jaune aux écailles d'une précision incroyable est étendu sur le capot de sa voiture, épinglé par le soleil. Il revenait d'un de ces bars en périphérie de la ville où les gens s'éclipsent, ils entrent dans les

N° d'éditeur : 2324  
N° d'édition : 251205  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : avril 2013

*Imprimé en France*



Elsa Boyer  
**Heures creuses**

Cette édition électronique du livre  
*Heures creuses* d' ELSA BOYER  
a été réalisée le 22 mars 2013 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2013  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery  
(ISBN : 9782818018064 - Numéro d'édition : 251205).  
Code Sodis : N55185 - ISBN : 9782818018088  
Numéro d'édition : 251207.